

De Martha Argerich à Mao Fujita, concerts d'excellence au **Verbier Festival**

JEAN-JACQUES ROTH

Verbier Festival, jusqu'au 2 août.

CLASSIQUE La musique de chambre se fait entendre de midi à minuit pendant le festival valaisan, réunissant des artistes qui n'ont pas l'occasion de jouer ensemble ailleurs. Récit

Label d'excellence mondiale dans le domaine classique, le **Verbier Festival** n'est pas à l'abri des hauts et des bas qui sont le lot de toute manifestation. Simplement, les hauts y sont légion et les bas très rares. En ce début de la première semaine de concerts, qui se succèdent à raison de trois par jour, sans compter les dizaines d'événements off, after et master class ouverts au public, la déception est venue d'une des affiches les plus attendues de la manifestation.

Les épices d'un lieu d'exception

En présence: deux stars du piano. La désormais mythique Martha Argerich, que le public ovationnerait même si elle jouait *Frère Jacques*, et le jeune Alexandre Kantorow, premier Français à avoir remporté la médaille d'or du plus coté des concours, le Tchaïkovski de Moscou (en 2019, avant l'Ukraine). Ce type de rencontre, c'est l'épice qui fait de **Verbier** un lieu d'exception. Et le public s'écraie tant dans l'église où se tiennent les concerts de musique de chambre qu'il a fallu organiser une retransmission dans le cinéma de la station – le concert étant capté par la chaîne musi-

cale Medici, qui le diffusait également en direct.

Deux monstres du clavier, un saut de deux générations, mais une entente immédiate. On reconnaît les grands artistes à cet instinct qui les fait comprendre sans un regard les intentions de l'autre. A deux pianos, Argerich et Kantorow ont traversé le formidable *Concertino* de Chostakovitch avec une énergie percutante, cette qualité qualifiant plus que toute autre le jeu de la doyenne argentine, qui joue à 85 ans comme si elle en avait 20, phalanges d'acier griffant le piano avec une agilité surnaturelle. Les *Danses symphoniques* de Rachmaninov qui ont suivi auront resplendi de panache, sur un groove d'enfer, sans qu'une telle exécution parvienne à convaincre tout à fait de l'intérêt de cette partition conçue pour orchestre.

Cette seconde partie brillantissime a heureusement consolé d'un duo inattendu entre Martha Argerich et la mezzo-soprano Magdalena Kozena, qui affrontaient en première partie le cycle des *Dichterliebe* (*Les Amours du poète*), où Robert Schumann exprime en 16 lieder sa douleur de ne pas pouvoir se marier avec Clara et l'espoir de jours meilleurs. Mais Magdalena Kozena, mezzo-soprano par ailleurs admirable dans tant de répertoires, n'est ici pas chez elle: timbre altéré, aigus forcés, legato haché par un souffle trop court, l'émotion ne naît que par brefs instants, laissant l'éloquence poétique au piano, où Martha Argerich confirme sa complicité avec les tourments de Schumann. Même si son jeu tranchant écrase parfois les moyens trop limités de la chanteuse. Dans l'as-

sistance, et c'est un élément qui distingue **Verbier** d'autres festivals, une foule de musiciens s'étaient pressés pour entendre ces légendes du piano, à l'image de Lucas Debargue, dont le récital, la veille, avait fait valoir ses talents de compositeur avec une brillante série de *Variations* sur *Summertime* de Gershwin.

Si tant de talents majeurs accourent dans la station valaisanne chaque été, malgré des cachets inférieurs à ceux qu'ils touchent ailleurs, c'est aussi pour cette camaraderie et la possibilité d'entendre des artistes qu'ils ne croisent, sinon, jamais.

Ce principe s'incarne avec la série des «rencontres inédites», qui réunissent des musiciens autour d'œuvres qui ne sont en général pas à leur répertoire. De telles affinités électives, soigneusement curatées par le fondateur du festival, Martin Engstroem, ont ainsi permis d'entendre le violoniste Joshua Bell, le violoncelliste Steven Isserlis et le pianiste Mao Fujita dans le *Trio D. 929* de Schubert, ce chef-d'œuvre rendu célèbre par le film *Barry Lindon* (1975), de Stanley Kubrick. Et c'est une interprétation miraculeuse qui a jailli de ces trois musiciens unis par une écoute mutuelle

intense et par une finesse de touche, chacun dans son registre, portant la mélancolie de Schubert à des sommets expressifs, sans aucun élan d'ego pour heurter leur communion avec la sensibilité à fleur de peau du compositeur. Ils auront succédé à un quatuor à cordes emmené par Bell et Isserlis pour le très beau *Quatuor op. 121*, dernière œuvre de Gabriel Fauré, d'une fluidité et

d'une transparence à donner le frisson.

Complicité et éblouissement

Une même complicité a associé les cinq principaux chanteurs de l'opéra de Mozart *Così fan tutte*, exécuté l'avant-veille en version de concert dans la grande salle des Combins. Ils se sont retrouvés pour un récital alternant des airs de plusieurs compositeurs, jusqu'à leur réunion pour les *Zigeuner Lieder* de Brahms, ce bouquet de mélodies dopées à la joie, où domine l'exceptionnel baryton germano-roumain Konstantin Krimmel, qui aura auparavant soulevé la salle dans le *Lied Prometheus* de Schubert, voix au métal impressionnant, articulation de chaque mot, faisant d'une miniature un théâtre entier.

Et l'on est de bout en bout ébloui par James Baillieu, ce grand spécialiste sud-africain de l'accompagnement de chanteurs, qui dirige le programme de mélodies de l'Atelier lyrique à la **Verbier Festival Academy**. Accompagnateur des plus grands chanteurs d'aujourd'hui, ce pianiste sait se mettre en retrait tout en faisant entendre chaque note, avec cette

science des touchers et cette autorité musicale qui en fait un héritier des légendes dans son domaine si particulier. Tel est le reflet de deux journées d'un festival qui, sur deux semaines, égrène les perles. On peut y mon-

ter les yeux fermés: tout ici fête la musique à des niveaux qu'il faudrait arpenter dix capitales pendant la saison pour en trouver l'équivalent. ■

**Tout ici fête
la musique
à des niveaux
vertigineux**